

au contraire de procéder à l'élection de ces officiers pour l'année courante.

—Fort jolie réunion mondaine et musicale pour le mariage de M. David Mannes, violoniste et de Mlle Clara Damrosch.

—La Castle Square Opera Co. nous a donné *Bohemian Girl*, toujours avec le même succès.

—La musique du 17^e Régiment se fait entendre deux fois la semaine au Central Park.

—On dit que M. Maurice Grau a reçu l'engagement de Mme Marcella Sembrich, pour la prochaine saison. Sur la liste de M. Grau pour la saison d'automne figurent Mmes Eames, Calvé, Nordica, Melba, Sembrich et MM. De Reszké, Van Dyck, Saléza, Plançon et Bispham.

—La saison bat son plein à toutes les villes d'été de la côte de Long Island.

WHITEHALL.—Une grande soirée dramatique et musicale vient de nous être donnée. Le succès a été complet.

On peut dire que tous les amateurs qui ont pris part à cette intéressante représentation ont été à la hauteur de leur tâche.

La salle était comble. Les jeunes Canadiens de Glens Falls qui ont fourni le spectacle méritaient des félicitations.

LE MIRACLE DU VIOLONCELLE

On lui avait fait un tableau horrible de ce bourg de Hallay et des gens qui l'habitaient ; aussi arriva-t-il, le cœur gros de peine, pour prendre possession du presbytère auquel il venait d'être nommé.

M. Durozel était un brave homme de curé qui, durant dix-huit années, était resté desservant de la petite paroisse de Brisedouce.

Mais l'évêque l'avait jugé digne d'un poste plus important, et malgré les pétitions des Brisedouciens, le pauvre petit curé Durozel avait dû se rendre au Hallay, dont les habitants avaient d'autres chats à fouetter que ceux de l'église où ils mettaient rarement les pieds.

La venue du nouveau recteur avait causé peu d'émotion ; pas une guirlande n'avait été tissée, pas un arc de triomphe ne s'élevait sur la rue du presbytère.

Les gens ne se retournaient même pas sur le passage du prêtre ; ils restaient insolemment indifférents.

L'indifférence confinait au cynisme ; c'était à ce point que, le premier dimanche où M. Durozel devait chanter la messe, les ménestriers installèrent des tonneaux sur lesquels ils se huchèrent, et les violons accompagnèrent les cloches.

Les fidèles, en grand nombre, la jeunesse, au complet, se trouveraient bientôt assemblés devant l'église, et la danse commença avec la messe.

Le pauvre petit curé avait des larmes dans les yeux et des sanglots dans la voix, lorsqu'il se retournait à l'autel, vers la nef déserte, les mains étendues pour dire :

—*Dominus vobiscum !*

Car, tandis que le sacristain répondait : —*Ei cum spiritu tuo*, on entendait dehors la voix aigre du ménestrier qui criait :

—En avant deux !

C'était navrant, pour un curé plein de bonnes intentions. Avec cela, l'église était dans un déplorable état d'abandon et de détérioration.

Les moineaux y faisaient leur nid sous les corniches, et, chose monstrueuse, les lapins du sacristain s'y promenaient comme chez eux.

M. Durozel sut, dès son arrivée, mettre bon ordre à ce sans-foçon irrespectueux.

Il fit comprendre au sacristain que l'église n'était pas faite pour des lapins.

Quant aux moineaux, il leur fit une guerre acharnée. Il para aux premières nécessités pour faire de son église une maison respectable. Il arracha l'herbe qui poussait entre les dalles, et fit gratter la mousse des chaises et les champignons des murs.

Enfin, on commençait à se dire dans le bourg : Il paraît que l'église est propre, maintenant ; ce que le curé a dû se donner de mal là-dedans, avec les lapins à Jean Pineau !

Mais on ne venait pas davantage aux offices. Et il se morfondait, le pauvre petit curé, en déplorant l'état inquiétant des âmes que son sacerdoce lui prescrivait de sauver.

M. Durozel se trouvait bientôt pris d'un chagrin très profond. Après avoir passé dix-huit années de joie paisible dans sa cure de Brisedouce, après avoir été tant aimé de ses paroissiens, c'était bien dur de se sentir, maintenant, tenu à l'égal d'un lépreux dans le bourg de Hallay.

Il en perdit non seulement le boire et le manger, mais le goût de sa plus chère distraction, de son plaisir le plus doux.

M. Durozel était un curé doublé d'un artiste. Il jouait en maître du violoncelle. Son instrument était son plus cher ami, et comme il l'avait bien souvent dit avec son bon rire bonhomme :

—Mon violoncelle ! mais je l'aime plus que tout au monde ; si je devais m'en séparer, il n'y aurait, je crois, plus place dans mon cœur que pour le chagrin.

Et voilà qu'il en était réduit là, à ne plus pouvoir consoler sa peine avec le cher instrument.

Dans un coin de la chambre, le violoncelle, appuyé, se couvrait déjà de poussière, et le petit curé le regardait tristement de ses yeux humides.

—Vois-tu, mon vieil ami—car il lui parlait à son violoncelle—vois-tu, nos beaux jours sont finis ; je n'ai plus même le courage de te prendre dans mes bras ; mon âme est triste et ne saurait que faire pleurer la tienne.

Et pourtant, le gros violon semblait répondre :

—Qu'importe, mon maître, les larmes aussi ont leur génie ; prends-moi encore, fait vibrer mon âme avec toute la douleur de la tienne. Tu le sais, mieux que personne, je sais pleurer, appuie tes doigts sur mes cordes, et que, sous ta géniale inspiration, je puisse encore chanter les mélodies qui consolent.

Mais le petit curé était trop désespéré pour céder à sa passion.

Le deuxième dimanche fut la réédition du premier. Les ménestriers, à la porte de l'église, firent grincer leurs crinocrins, et les jeunes gens se tremoussèrent avec de bruyants éclats de voix.

Cette fois, M. Durozel éprouva, avec le sentiment pénible de sa solitude, un sentiment d'une tout autre nature. Cette fois, il avait prêté une oreille plus attentive à ce qui se passait à la porte de son temple. Le bruit des crinocrins, surtout, assourdissait ses oreilles, et le vieil artiste se révoltait. Il se révolta en lui-même du rôle odieux qu'on prêtait aux violons.

La fausseté et l'impureté des sons qu'on leur arrachait lui parut une profanation. Et c'était un martyre qu'on lui imposait en applaudissant une semblable cacophonie.

—Et mes paroissiens s'amusaient de cela ! pensait-il en disant le *Pater noster*.

Aussi, entre deux *orems*, ces mots échappèrent-ils au petit curé :

—Oh ! les sabots !... les sabots !...

Dès le soir même, il prit l'archet suspendu au mur, et tira de sa boîte le violoncelle, son vieil ami.

En touchant l'instrument, ses doigts tremblèrent ; le petit curé éprouvait un tressaillement de tout son être ; il allait venger l'art.

La soirée était belle et, la lune brillante ; aussi les habitants du Hallay se promenaient-ils, cherchant la fraîcheur à l'ombre des arbres du boulevard qui longeait le jardin du presbytère.

La fenêtre du curé était restée ouverte, et le violoncelle pleurait sous l'archet du maître, l'adorable mélodie d'Ambroise Thomas :

Connais-tu le pays...

Les promeneurs s'arrêtaient, et d'autres, encore venaient grossir le groupe, ils marchaient sur la pointe des pieds, et, de toutes leurs oreilles, ils écoutaient chanter le violoncelle.

Et pas un mot n'était prononcé dans cette foule. Le petit curé les tenait là sous un charme qu'ils ne voulaient pas rompre.

Le gros violon soupirait maintenant :

Ne parle pas, Rose, je t'en supplie...

Et le boulevard, trop étroit, ne contenait plus la foule des curieux silencieux et émerveillés.

Le petit curé se reposa un instant et il vint à

la fenêtre, regardant les étoiles d'or enchassées dans la nue noire.

Tout à coup, regardant vers le boulevard, il aperçut ses auditeurs de tout à l'heure.

Une idée lumineuse lui vint alors. Il reprit immédiatement son violoncelle et s'approchant le plus près possible de la fenêtre, il commença le quadrille d'*Orphée aux Enfers*.

Les spectateurs, n'étant point préparés à ce changement de musique, restèrent un instant ébahis ; mais l'étonnement dura peu et, après quelques instant au plus, les couples s'alignèrent des deux côtés du boulevard avec leurs vis-à-vis.

M. Durozel y mit de la bonne volonté, il recommença la première figure du quadrille, qui se termina au bruit d'enthousiastes applaudissements.

Et tout joyeux, cette fois, le petit curé ferma sa fenêtre et se frotta les mains en disant :

—Ah ! mes gaillards, vous aimez la bonne musique ? oh ! bien, je vous tiens cette fois !

Comme on le pense bien, les jours suivants, les habitants du Hallay ne manquèrent point de venir sous la fenêtre du recteur, mais la fenêtre restait fermée, et c'était tout à peine si on entendait chanter le violoncelle dans la maison close.

Pourtant, le samedi suivant, il y eut un certain bruit dans le Hallay.

Le matin, on avait vu le sacristain transporter à l'église la boîte du violoncelle.

On questionna l'économe de la sacristie, qui ne voulut rien dire.

Le lendemain, la messe venait de sonner, et les ménestriers, montés sur leurs tonneaux, commençaient leur humble musique, quand, tout à coup, on entendit le violoncelle qui chantait le prélude de Bach :

Ave Maria....

Les paroissiens, curieux, entrèrent peu à peu dans l'église, et le charme s'imposant à tous, les ménestriers se trouvèrent bientôt seuls dehors.

Le petit curé rayonnait, et sa virtuosité se doublait dans sa joie immense.

Jamais l'église du Hallay n'avait vu autant de paroissiens.

Alors, debout au milieu de l'autel, M. Durozel se leva et parla ainsi :

—Mes chers paroissiens, ce n'est pas un sermon que je veux vous faire, ne vous en allez pas ; je ne vous ferez de sermon que le jour où vous me le demanderez. Mais je tiens à vous dire que chaque dimanche, je vous régalerai ainsi de trois morceaux ; l'un en commençant la messe, l'autre au milieu, et le troisième à la fin. Je vois que vous aimez la musique et je tiens à vous faire plaisir.

L'idée de M. Durozel était excellente, et chaque dimanche il eut des fidèles.

Mais l'artiste avait gâté ses paroissiens en affinant leurs oreilles ; bientôt la musique des ménestriers leur devint insupportable.

Et les plus audacieux ou les plus enragés, imaginèrent de proposer au petit curé de les faire danser, comme le premier soir, sur le boulevard.

—Je savais bien qu'ils y viendraient, pensait M. Durozel.

C'est convenu, leur répondit-il, chaque dimanche soir, je vous ferai danser, si vous voulez, au prône de la messe, m'écouter pendant dix minutes.

Le marché fut conclu.

Et le petit curé savait si bien prendre ses paroissiens, il avait des façons si paternelles, si cordiales de leur parler de la religion ; sa religion, d'ailleurs, était si facile, si peu encombrante et surtout si peu exigeante, que l'église du Hallay, où les champignons poussaient naguère, est devenue trop petite.

Et le pauvre recteur, si triste et isolé jadis, a retrouvé la gaieté et compte tous ses paroissiens pour amis.

Il a soixante-dix ans aujourd'hui, le petit curé, il y en a vingt qu'il est au Hallay, et quand il prend son violoncelle le dimanche soir, il dit en souriant doucement :

—C'est la deuxième génération que je fais danser !

Et maintenant, dites-moi si mon petit curé n'en vaut pas un autre ? — RAFAEL LIGHTONE.